BULLETIN CRITIQUE

Linguistique et philologie.

Fabio CUPAIUOLO, *Bibliografia della lingua latina (1949-1991)* (Studi latini, 11) : Napoli, Loffredo editore, 1993, 592 pages, 48000 lires.

Décidément infatigable, F. CUPAIUOLO, déjà auteur de *Problemi di lingua latina. Appunti di grammatica storica* (Studi latini, 4), Napoli, Loffredo editore, 1991, dont j'ai rendu compte dans cette revue (70, 1992, p. 262), publie dans la même collection des « Studi latini » une *Bibliografia della lingua latina* expressément donnée comme la continuation de la *Bibliographie de la langue latine* de Jean COUSIN, Paris, Les Belles Lettres, 1951, dont les dépouillements s'arrêtent en 1948 et qui lui-même se déclarait le successeur de E. HUEBNER, *Grundriss zu Vorlesungen über die lateinische Grammatik*, Berlin, Weidmann, 1880. L'inventaire de F. CUPAIUOLO s'étend donc sur 42 ans contre 69 pour celui de J. COUSIN, et pourtant le volume s'est accru de près de 50 % ; cela mesure l'extension d'un domaine de la recherche dont J. COUSIN indique qu'il était en voie de constitution au moment de la publication de l'ouvrage de E. HUEBNER.

Les rubriques et têtes de chapitres sont en gros semblables, mais comportent dans le détail des modifications dans leur répartition et leur extension qui correspondent à l'état de la science au moment de la réalisation de l'ouvrage. L'auteur donne une place forcément nouvelle à la méthodologie linguistique moderne et à tout ce qui concerne l'informatique appliquée au latin, et il souligne l'importance de cette dernière rubrique en lui consacrant exceptionnellement un développement introductif, p. 151-153, dans lequel il met en garde, fort judicieusement, contre les dangers d'une confiance trop aveuglément donnée à ces nouvelles pratiques, qui ne doivent être qu'un instrument, et affirme la nécessité d'une préséance du contact direct avec les textes auxquels elles ne sauraient se substituer. La prosodie et la métrique, curieusement exclues par J. COUSIN parce qu'elles « intéressent moins directement l'histoire de la langue » devaient être largement accueillies par un savant qui s'est remarquablement illustré en ce domaine ; l'on ne peut que se féliciter aussi du chapitre consacré au style et, plus spécialement, du paragraphe intitulé *Langue et style de la poésie.* Parmi les rubriques qui connaissent également une particulière extension, il faut citer celle qui est consacrée aux *Index, lexiques et concordances.* Enfin, une nouveauté particulièrement bien venue réside dans le fait que la référence des ouvrages les plus importants est suivie de la mention des principales recensions qui en ont été faites.

Bref, F. CUPAIUOLO fournit aux chercheurs dans les différents domaines de la langue latine un instrument de travail d'un intérêt tout à fait exceptionnel.

J. HELLEGOUARC'H.

Otto MAZAL, *The Keeper of Manuscripts. With a Chapter on Restoring the Text*, traduit de l'allemand par Thomas J. WILSON avec la collaboration de Martin MCNAMARA (Bibliologia, 11) : Turnhout, Brepols, 1992, 180 pages.

Comme l'original, *Zur Praxis des Handschriftenarbeiters. Mit einem Kapitel zur Textherstellung*, Wiesbaden, L. Reichert, 1987 (dont le titre était sans doute meilleur), ce livre dû à un orfèvre en la matière nous paraît moins destiné aux conservateurs de bibliothèques qu'à des chercheurs en contact plus occasionnel avec les manuscrits : à qui prépare le catalogue d'un fonds, ou fournit en passant la notice des témoins manuscrits du texte qu'il étudie, la première section, *Cataloguing Manuscripts* (p. 7-48), prodigue tous les conseils de méthode désirables, avec une insistance particulière sur le point, trop souvent considéré comme subalterne (et parfois abandonné à des collaborateurs incompétents), des index (p. 35-45) ; le glossaire des principaux termes (anglais) utiles au catalogage lui permettra d'employer les mots adéquats. L'éditeur novice tirera, lui, bénéfice de la seconde section, *The Restoration of the Text* (p. 49-64), où il trouvera, non pas un manuel de critique textuelle, mais des remarques de bon sens et des instructions pour la présentation. La troisième section, *Producing Facsimile Editions of Manuscripts* (p. 65-75), offre un caractère plus spécialisé puisqu'elle traite du fac-similé au sens strict, c'est-à-dire de la reproduction intégrale d'un manuscrit ; après une nécessaire clarification terminologique, il ne paraît nullement oiseux qu'ait été posée la question de l'utilité des fac-similés, étant donné le nombre croissant et le coût des publications de cette nature : avant d'y répondre par l'affirmative, on indique en effet à quelles conditions cette réponse est justifiée. La quatrième section, plus « bibliothéconomique » si l'on veut, nous paraît quand même pouvoir être lue avec profit par les utilisateurs de manuscrits qui ignoreraient le fonctionnement d'une bibliothèque ; on trouvera, sous *Administration of Manuscripts* (p. 77-117), des indications sur les acquisitions nouvelles et leur catalogage, les conditions de conservation, les problèmes de reproduction et de prêt, et ce que l'on peut espérer d'un département des manuscrits bien tenu, en fait de documentation annexe et de services.

Une importante bibliographie, p. 125-174, fait surtout place, de façon assez inattendue, aux manuels, éditions et monographies de base des études de littérature médiévale (p. 127-170) principalement par discipline, de « Theology » à « Medicine », mais aussi avec une subdivision [mal indiquée] sur les études classiques (p. 142-144) et une importante rubrique de *Middle Latin* (p. 145-146) qui la rend précieuse pour les commençants. On ne trouve, en revanche, que trois titres concernant la paléographie, mais quarante-deux pour l'héraldique ! En dépit de l'avertissement des traducteurs, qui prévient que le livre est surtout destiné à des lecteurs anglo-saxons, on est stupéfait de ne pas apercevoir (sauf erreur : l'absence de classement alphabétique ne facilite pas les choses), ni parmi les bibliographies (p. 142-143 et 158-159 ; scission incommode), ni ailleurs, *Medioevo latino* ; les bibliographies citées ne sont cependant pas toutes en anglais ou en allemand ; d'autre part, puisque les études en langue française ne sont pas absentes, on se serait attendu à trouver, dans *Biblical Studies*, A. VERNET, A.-M. GENEVOIS (adjuv.), *La Bible au moyen âge. Bibliographie*, Paris, C. N. R. S., 1989, 110 p. et, sous *Catologuing*, le *Vocabulaire codicologique* de D. Muzerelle, Paris, C. E. M. I., 1985, 265 p., 348 pl. On ajoutera, mais sans s'étonner de son absence vu la date de parution, G. CONTAMINE, A.-F. LABIE-LEURQUIN, M. PEYRAFORT (éd.), *Images des textes : les techniques de reproduction des documents médiévaux au service de la recherche*. Paris, Le Léopard d'or, 1992, 256 p., ill.

Jean-Pierre ROTHSCHILD.

Sens et pouvoirs de la nomination dans les cultures hellénique et romaine. Tome II : *Le nom et la métamorphose*, textes recueillis et présentés par S. GÉLY : Ouvrage publié avec le concours du C. N. R. S., Publications de la Recherche Université P. Valéry, 1992, 325 pages.

Dans ce second ouvrage collectif, le SEMA de l'Université P. Valéry-Montpellier III rassemble les travaux qui ont été présentés lors des séminaires et tables rondes de 1988-1990. Comme on peut le lire dans la préface, il s'agit ici de confronter les principales disciplines (linguistique, histoire, littérature) et leurs méthodes respectives en vue de procéder à une approche des mentalités et d'établir leurs zones de contact. Cette quête est effectuée en quatre parties. La première est intitulée : *Noms de lieux et de personnes : les méthodes antiques et leurs développements.* Ainsi avec des études d'onomastique est-il permis d'approfondir par la littérature le monde de l'épopée homérique, par l'épigraphie l'histoire de la femme étrusque, par la paléographie la religion phénicienne et punique et par l'iconographie le sens géo-politique de l'Amazonomachie de Thésée. Il ressort aussi d'un examen des toponymes de la Rome antique qu'il existe une mémoire des lieux. Enfin la dénomination est capable non seulement de connoter un genre littéraire donné comme l'épopée, mais plus encore d'introduire des présupposés philosophiques, voire d'exercer un pouvoir magique. La deuxième partie est consacrée au *Nom, concept et production esthétique du sens*, tandis que la troisième partie concerne le thème suivant : *Topos, mythos, logos : l'utopie de Platon aux temps modernes (ruptures et continuités).* Enfin la dernière partie, plus linguistique et rhétorique, offre diverses réflexions ressortissant aux problèmes de la métaphore et de la métonymie, avec le sujet suivant : *Métamorphoses du nom.* L'ouvrage s'achève sur l'annonce du prochain sujet de recherche; nomination et initiation. En outre on trouvera au terme du volume de brefs résumés des diverses communications.

En guise de conclusion, on rappellera la présentation même qui est faite de ce recueil par leurs auteurs : « Les chercheurs ont étudié la fonction des noms propres, démonté les systèmes onomastiques, interrogé la désignation négative d'un non-lieu, l'utopie, souligné le rôle de la métaphore et de la métonymie dans la dénomination, montré comment celle-ci pouvait refléter la mentalité d'un peuple ».

J. DANGEL.

Arnulf STEFENELLI, *Das Schicksal des lateinischen Wortschatzes in den romanischen Sprachen* (Passauer Schriften zu Sprache und Literatur, Bd. 6) : Passau, Wissenschaftsverlag Richard Rothe, 1992, 365 pages.

A. STEFENELLI, romaniste de l'Université de Passau, est connu des latinistes pour avoir fait paraître à Vienne en 1962 une étude sur la langue de Pétrone, *Die Volkssprache im Werk des Petron im Hinblick auf die romanischen Sprachen.* L'auteur publie régulièrement des livres et des articles spécialisés dans l'étude des lexiques latin et romans, et plus particulièrement français. Le présent ouvrage se situe donc dans la lignée de ses travaux antérieurs. Il est consacré au devenir du vocabulaire latin dans le lexique primitif des langues romanes. Le sujet est d'importance. Il a été en dernier lieu abordé par M. ILIESCU (1985), B. MÜLLER (1987) et A. O. MOORE (1989). L'auteur s'attaque quant à lui à cette question d'une manière systématique, et dans son ensemble (p. 7).

Le problème est d'abord d'ordre quantitatif : combien de mots ont disparu dans le « naufrage » de la langue latine? La déperdition est énorme : il ne resterait au grand maximum que 20 % des mots latins usuels dans le lexique primitif de la Romania. Quels sont ceux qui ont survécu, et comment se répartissent-ils entre les

différentes langues romanes? *Caelum* et *mori(re)* sont panromans; *amare* est resté dans toutes les langues romanes à l'exception du roumain; *scire* n'a eu qu'une survie très limitée, en sarde et en roumain; *munus* et *deligere* n'ont laissé aucune trace. Quant à ceux qui ont disparu, par quels processus linguistiques et historiques leur disparition s'est-elle effectuée? Par quoi ont-ils été remplacés? Pour répondre à toutes ces questions, d'une redoutable complexité, l'auteur prend comme bases de données, pour le latin, les 50 000 entrées du *Thesaurus Linguae Latinae* de Munich et les 1 000 mots les plus fréquents du lexique fondamental du latin classique, calculés à partir des dictionnaires fréquentiels de D. D. GARDNER (1971) et L. DELATTE, 1981 (on peut maintenant y adjoindre, de P. SALAT, *Verborum Ratio*, Clermont-Ferrand, 1991). Pour la Romania, il se fonde sur le *Romanisches etymologisches Wörterbuch* de W. MEYER-LÜBKE, réactualisé à partir des compléments du *Französisches etymologisches Wörterbuch* de W. von WARTBURG, et du *Lessico etimologico italiano* de M. PFISTER (1970 sq.). Il isole ainsi un ensemble approximatif de 7 000 (ou 9 000) étymons latins, classiques ou non, attestés dans la latinité ou supposés par les formes romanes.

Après avoir posé le problème (p. 7-21), l'auteur évoque, dans son ensemble, le fonds latin des lexiques romans, et propose un inventaire de 1 750 termes classiques (p. 22-32). Il étudie ensuite plus spécialement la survie et la disparition des mots latins dans le cadre du lexique latin fondamental (p. 33-101); les processus néologiques du latin « vulgaire » et postclassique (p. 102-198); les emprunts savants des langues romanes au latin (lateinisch « Kultursuperstrat »), p. 199-200. D'utiles inventaires synthétisent ces développements sous la forme de tableaux : les 1 000 mots les plus fréquents du latin fondamental et leurs représentations (ou non-représentation) dans les langues romanes (p. 220-277); les substituts protoromans des mots latins classiques disparus de la Romania (p. 278-291); une sélection de latinismes savants empruntés et de leurs représentants en italien, français, espagnol, portugais (p. 292-305). Une bibliographie alphabétique latine et romane et un double index, des mots latins et des notions, complètent l'ouvrage.

Un sujet aussi complexe et aussi vaste pose de redoutables problèmes méthodologiques, diachroniques et diatopiques : sur la chronologie des innovations et des différenciations, sur les relations entre la langue écrite et la langue orale, la langue populaire et la langue savante, les mots hérités et les mots empruntés (cf. en particulier le problème de la stratification des hellénismes). La masse des faits, les difficultés que soulève leur interprétation, le caractère partiel des informations et des instruments de travail dont nous disposons, rendent difficile l'établissement de données chiffrées. La poursuite des travaux par la parution de lexiques romans, ainsi que le développement de l'informatique permettront sans doute de systématiser encore les recherches. Le présent ouvrage fournit, outre des directions d'étude, un ensemble de données classées et analysées de différents points de vue linguistiques. On peut regretter, pour terminer sur une remarque matérielle, que ce livre appelé à être consulté comme un manuel, n'ait pas été cousu, et que le décollage de ses pages le rende vulnérable.

Frédérique BIVILLE.

Lingua latina, Recherches linguistiques du Centre Alfred Ernout, *La validité des catégories attachées au verbe*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1992.

Il s'agit d'un volume d'actes, où Claude MOUSSY et Sylvie MELLET recueillent, comme il est indiqué à la page 9, les cinq communications présentées à la table

ronde organisée par le Centre Alfred Ernout, à Morigny, le 29 mai 1990, sur « la validité des catégories attachées au verbe ».

L'intervention de G. SERBAT, *Le présent de l'indicatif et la « catégorie » du temps* (p. 11-19), ouvre avec bonheur la série. Il y reprend, avec beaucoup de force persuasive et de brio, une idée qui lui est chère (cf. *R. É. L.*, LIII, 1975, p. 368-390), qui nous paraît juste et qu'il approfondit ici : le présent de l'indicatif, cette « forme non temporelle » (p. 16), n'indique pas « une époque du *khronos* » (p. 18) et n'a pas pour signifié inhérent à sa forme l'actuel. Il n'exprime que la notion verbale et sa valeur précise dépend de l'ensemble de l'énoncé où il fonctionne comme prédicat.

Michèle FRUYT étudie ensuite, avec une science dominée, *Le paradigme verbal : un ensemble flou* (p. 21-36). Le paradigme verbal, considéré, en effet, au niveau du signifiant comme au plan du signifié, lui semble malaisé à délimiter. Il « n'est pas un ensemble aussi fermé et aussi fini qu'on le croit habituellement. Sans être un ensemble ouvert, puisqu'il existe des cas douteux, des zones périphériques de statut incertain, c'est un ensemble flou » (p. 32). « La notion de verbe » est donc, conclut-elle, « schématique » (p. 34) et le verbe apparaît « comme une entité prototypique » (p. 35). P. FLOBERT conduit, lui, une réflexion *Sur la validité des catégories de voix et de diathèse en latin* (p. 37-48). L'opposition fondamentale entre la « voix », qui relève du signifiant, et la « diathèse », qui « concerne la face signifiée » (p. 37), opportunément rappelée, est illustrée par l'histoire de la terminologie, d'abord grecque, puis latine, avec, ici, un foisonnement de termes dont P. FLOBERT précise magistralement le sens. Cette étude fait ressortir la conscience aiguë que les Anciens avaient « des difficultés soulevées par les contradictions entre voix et diathèse » (p. 39), ce qui amène l'expert en la matière qu'est P. FLOBERT (cf. les nombreuses références à sa thèse sur *Les verbes déponents...*, Paris, 1975) à de fines mises au point sur « l'éventail... très large » que recouvre l'actif, « le terme non marqué de la catégorie de la voix » (p. 39), sur la fréquence du passif binaire par rapport au passif ternaire, sur la variété des emplois passifs (« passif extrinsèque », « passif intrinsèque », passif impersonnel), le passif latin étant conçu comme « un intransitivant marqué par des désinences et intégré dans un paradigme régulier » (p. 42). P. FLOBERT soulève, enfin (p. 45-46), le problème de la voix réfléchie, de sa reconnaissance en tant que voix distincte, de la date de sa constitution (IV^{e} siècle).

G. SMITH nous livre quelques *Propos sur la conception guillaumienne du mode* (p. 49-61). Il expose d'abord cette doctrine, en fait la critique, avant de nous proposer ses propres vues sur la question. Pour GUILLAUME, les modes sont déterminés, aussi bien en latin qu'en français, par « l'obscurcissement de l'actualité » (p. 52) ou non, « l'approfondissement sémantique » ou « critique » du terme introducteur permettant d'expliquer les différents emplois modaux après une conjonction. G. SMITH montre qu'une telle conception, souvent arbitraire, est inopérante pour l'explication des faits latins ou français. Soucieux de coller davantage aux faits, il voit dans la subjectivité et l'affectivité les principes explicatifs, par exemple, du subjonctif, principes brouillés, selon lui, par le passage de l'oral à l'écrit. Telle est l'idée que, par l'étude de différentes propositions, il s'efforce d'illustrer avec agrément.

Vient, enfin, la communication de S. MELLET : *Quelques exemples d'interférences entre temps, aspect et mode. Pour une analyse énonciative* (p. 63-74). Elle part des différentes catégories grammaticales appliquées, depuis les Anciens, au système verbal. Denys le Thrace en reconnaissait huit ; les grammaires contemporaines, elles, ne retiennent couramment que la personne, le temps, la voix, le mode

et, parfois, l'aspect. Or, l'utilisation faite de ces catégories dans l'analyse linguistique est souvent insatisfaisante. Aussi S. MELLET recourt-elle à la « linguistique des opérations », notamment à la « notion de repérage énonciatif », pour montrer l'interdépendance fréquente entre temps, aspect et modalité. L'imparfait, le plus-que-parfait, le parfait, le présent et les futurs sont finement étudiés de ce point de vue. S. MELLET aboutit ainsi à une définition intéressante de la modalité — elle « résulte de l'impossibilité dans laquelle se trouve le sujet de valider entièrement le procès » (p. 72) — et surtout à « un *continuum* » entre « les catégories du temps, de l'aspect et de la modalité » (p. 73), « *continuum* dont ne rendent pas compte les procédures classificatoires traditionnelles » (p. 73).

On aura remarqué que ce volume d'à peine quatre-vingts pages est d'une très grande richesse. Il frappe, de plus, par l'agrément de sa présentation, par la qualité admirable de son écriture, surtout par la profondeur des réflexions linguistiques qui y sont conduites. Ce dernier trait est partiellement dû à ce que la plupart des études faites ici, sans rien ignorer des débats d'aujourd'hui, plongent leurs racines jusque chez les grammairiens anciens. Or, ceux-ci avaient déjà conscience de nombre de problèmes posés par les catégories attachées au verbe et qui continuent d'éprouver la sagacité des modernes. Cette prise en compte nourrit la réflexion et éloigne de tout défaut de perspective. Aussi cette production très utile sur le thème débattu honore-t-elle le Centre Alfred Ernout.

Léon NADJO.

Bret BOYCE, *The language of the Freedmen in Petronius'* Cena Trimalchionis : Leyde, Brill (Mnemosyne, Supplementum 117), 1991, VI-113 pages.

L'entreprise n'est pas si neuve qu'on nous le dit triomphalement : « the subject has never been treated at length », avec il est vrai la restriction : « in English ». Les Américains seraient-ils unilingues ? Les belles contributions de SÜSS, STEFENELLI, PETERMANN sont pourtant citées et utilisées, de même que celle de DELL'ERA. À vrai dire la bibliographie est ainsi faite que le commentaire excellent de PERROCHAT est noyé parmi les éditions, commentées ou non; c'est pourtant lui qui reste le plus complet et le plus utile, avant comme après. L'auteur fait grand cas d'une dissertation incomplète et introuvable, publiée en néerlandais, celle de H. L. W. NELSON, voici bien longtemps : 1947. Toutefois il la critique assez vivement pour atténuer nos regrets.

La nouveauté — et c'en est une — est le plan synthétique : histoire de la recherche (à l'exception des commentaires), « traits populaires » (le titre diffère de celui de la Table !) : phonétique, morphologie, lexique et syntaxe (douze pages fort utiles), enfin la caractérisation du langage des neuf affranchis qui parlent (en effet les femmes sont muettes). Cette dernière partie est de loin la plus intéressante, linguistiquement, socialement et littérairement. Pour le reste les explications sont assez pauvres (pas grand'chose sur la voix et la diathèse verbales) et manquent de rigueur : par exemple en phonétique. Prononciation et graphies sont à peine distinguées; ainsi comment interpréter « *i*<*ei* », voire « *ae*>*e* » ? Rappelons que la phonologie existe. Ce qui manque cruellement, c'est un index des mots et des matières, sans lequel on ne peut consulter ce livre, heureusement assez court et facile à lire. PERROCHAT n'est pas remplacé, et c'est dommage (n'oublions pas toutefois son esquisse synthétique : p. 19-21). La bibliographie française récente, du moins linguistique, est oubliée. Fort heureusement *Satyricon* est compris comme un génitif pluriel grec (cf. *Bucolicon, Georgicon*), donc l'ouvrage s'appelle *Satyrica* (au pluriel; cf. pourtant p. 1, etc.). Détails : p. 5 parler de barbarisme, non de solécisme, pour des faits

de prononciation; p. 14 Trogir (le nom autrichien était *Trau*), patrie du manuscrit, se situe en Croatie; p. 23 la ruine du système casuel est bien postérieure au VI[e] siècle; p. 30 *palumbus* se lit en 70, 2; p. 37 *dupondium* est le point de départ; p. 62 comprendre *maxume*, etc.; p. 104 lire Bonfante; p. 105 *Stilistik* (Hofmann); non, le Kühner / Stegmann ne date pas de 1959!

Pierre FLOBERT.

Ana Isabel MAGALLÓN GARCÍA, *Concordancia lematizada de los itinerarios de Egeria y Antonio* : Universidad de Zaragoza, 1993, VII-434 pages.

Égérie, qui n'est pas intéressante que par sa langue, souvent déroutante, bénéficie actuellement de nombreux travaux : d'abord l'admirable grammaire de V. VÄÄNÄNEN, *Le journal-épître d'Égérie* (Helsinki, 1987), ensuite deux concordances : la première, celle de J. J. ISO Echegoyen (Saragosse, 1987), la seconde que voici. Aucune concurrence, puisque le lieu de production est le même; en outre J. J. ISO Echegoyen, bon prince, a tenu à présenter ce travail. Celui-ci a trois avantages : la concordance est lemmatisée, distinguant soigneusement homonymes et homophones, elle comporte aussi les noms propres (la déclinaison des noms hébreux tels que *Moyses* mérite une étude), enfin Égérie n'est plus seule : il s'y ajoute un autre pèlerin, plus tardif de deux siècles, Antonin de Plaisance. La confrontation des formes peut être extrêmement fructueuse. Personnellement, je ne vois pas très bien l'utilité des décomptes, puisque le ménage est finalement à trois, les deux recensions d'Antonin ayant été dépouillées d'après l'édition de C. MILANI (Milan, 1977). Il faudra donc pour chaque mot faire le tri entre l'*Itinerarium* d'Égérie (ITEG) et les deux versions (la *recensio prior*, RP, et la *recensio altera*, RA) de l'*Itinerarium* d'Antonin (IA); les variantes aberrantes sont signalées par le signe √. précédant la référence. La première concordance était très claire, mais non triée, celle-ci est plus riche, plus travaillée, mais plus complexe.

La mise en œuvre a été faite avec beaucoup de soin et cet excellent outil satisfera les plus difficiles, pour la plus grande gloire des deux pèlerins si bien récompensés.

Pierre FLOBERT.

Rafael JIMÉNEZ ZAMUDIO, *Nuevas consideraciones acerca del resultado de la desinencia verbal indoeuropea *-nt en latín y en las diversas lenguas itálicas* : Universidad de León, 1986, 41 pages.

Victime de son faible volume, inversement proportionnel à son titre kilométrique, ce mémoire avait été oublié. C'est un relevé sérieux des finales indo-européennes « secondaires » de 3. plur. qui toutes se distinguent de l'osco-ombrien *-ns* : osque FUFANS « étaient » (parfois discuté), *deicans* « qu'ils disent »; ombrien DEDENS « ont donné », UPSENS « ont fait », *dirsans* « qu'ils donnent », etc.

La thèse — qui n'est pas neuve — est que *-s* remonte à un affaiblissement de *-t* après *-n-*, passé d'abord à une spirante, puis à une sifflante. Le malheur est que *-s* de 3. plur. apparaît aussi ailleurs, dans les parfaits ou aoristes indo-iraniens : sct. *-ur* -**ʂs*, avestique *-ərəs*; le celtibère et le gaulois présentent aussi *-s* à la 3. plur. de leurs prétérits : gaul. KARNITUS (*RIG*, E 1.), IOURUS (*RIG*, L 12; 3. sg. *ieuru* « a dédié »).

Le travail est donc à refaire dans une perspective plus large; R. JIMÉNEZ est bien préparé pour cela; attendons ! L'information n'est pas toujours satisfaisante : le *Manuel* de M. LEJEUNE est cité avec un savoureux titre hispano-français (*Manual*

de la lengua vénète), n. 1 ; sa *Phonétique grecque* doit être utilisée dans sa refonte de 1972, n. 12 ; quelques titres sont abîmés : « désinence verbal », n. 23 et p. 40 ; lire B. DELBRÜCK, p. 39 ; etc.

Pierre FLOBERT.

József HERMAN, *Du latin aux langues romanes. Études de linguistique historique* réunies par Sándor KISS, avec une préface de Jacques MONFRIN : Tübingen, Niemeyer, 1990, 392 pages.

C'est une excellente initiative que d'avoir réuni en un volume unique, dense et synthétique, vingt-six articles parus entre 1954 et 1985, assortis d'une bibliographie de ses travaux, du linguiste hongrois József HERMAN, dont les liens avec la France remontent à la soutenance de sa thèse en 1949 à Paris, sous la direction de R. L. WAGNER, et n'ont cessé par la suite de se développer, en particulier dans le cadre de l'Unesco et de l'École Pratique des Hautes Études. Ainsi se trouve mise à la disposition du monde scientifique des latinistes, des romanistes et des linguistes, une série d'études que leur dispersion dans des revues internationales, recueils d'hommages et actes de congrès, ou encore leur rédaction primitive en langue hongroise, rendaient difficiles d'accès. Mais c'est surtout un ouvrage d'ensemble qui nous est ainsi donné sur une période de transition et un phénomène linguistique complexe qui, au cours du premier millénaire de notre ère, conduit du latin à sa dialectalisation en langues romanes, à l'issue d'un double processus d'unification (romanisation des provinces par extension du latin) et de diversification (p. 145).

Il ne s'agit pas d'une simple collection d'articles dont certains, au vu de leur date, pourraient courir le risque de paraître dépassés, mais d'un ensemble structuré et harmonisé (ne serait-ce que dans la présentation matérielle), d'où se dégagent avec netteté des idées maîtresses et de vigoureux principes méthodologiques. Les diverses contributions sont mises en réseau grâce à un jeu de références internes et l'auteur, qui a lui-même traduit en français ses publications hongroises, n'hésite pas à se référer en notes aux suggestions ou critiques qui ont pu lui être adressées au moment de la publication, pour faire quelques mises au point et revenir sur certaines de ses conclusions afin de les nuancer ou de les réaffirmer (cf. par exemple les notes 35 p. 158, 49 p. 161, 13 p. 188, 2 p. 283). Le recueil est organisé thématiquement en quatre sections : transformations et différenciation du latin, problèmes généraux (p. 9-92) ; le latin dans les différentes provinces de l'Empire (p. 93-194) ; modifications du système linguistique en latin vulgaire et tardif (p. 195-337). À cette première partie de linguistique historique s'ajoutent cinq contributions de linguistique générale classées sous une rubrique « Théorie et méthode » (p. 339-377) qui prolongent et systématisent les principes théoriques qu'ont illustrés les études sur corpus. La force de l'ouvrage réside dans l'alliance constante, dans un mouvement de va-et-vient, entre l'analyse des faits latins et proto-romans, et la théorie linguistique qui s'en dégage et la sous-tend.

L'auteur travaille essentiellement sur de vastes ensembles épigraphiques empruntés à diverses régions de l'Empire romain, provinces danubiennes, Adriatique, Gaule, Sardaigne, prenant ainsi place dans la lignée inaugurée par J. Pirson et poursuivie par V. Väänänen, H. Mihăescu, A. Zamboni, P. Gaeng et d'autres dont on peut retrouver les noms dans les bibliographies qui accompagnent chaque article et dans l'index final des auteurs modernes. Il analyse méthodologiquement ces corpus et les compare en leur appliquant les méthodes de la socio-linguistique

et de l'analyse quantitative, ce qui lui permet de décrire des états de langue et de suivre, de province en province, le cheminement et le rythme des évolutions linguistiques. Du détail des faits, régulièrement synthétisés dans des cartes, des tableaux et des formules récapitulatives, et constamment organisés en systèmes, se dégage un grand nombre de principes méthodologiques. On retiendra, entre autres, les mises en garde sur le danger qu'il y a à vouloir interpréter les données de l'épigraphie latine en fonction de ce que l'on connaît de l'évolution romane ultérieure; le refus d'une latinité du Sud-Est ou « danubienne »; les concepts de « densité épigraphique » et de « population épigraphique connue » (p. 149) pour juger du degré de romanisation d'une province; le recours au choix d'un « étalon » linguistique en statistique épigraphique, ou l'utilisation, en géographie linguistique (p. 177), de « microtechniques » qui permettent de dégager des affinités entre régions (entre la Pannonie et l'Italie du Nord-Est, par exemple) et des mécanismes de rayonnement linguistique. La leçon majeure de l'ouvrage réside sans nul doute dans l'affirmation du caractère fondamentalement homogène du latin épigraphique impérial, qui se présente comme une koinè (p. 194) : on retrouve les mêmes traits « vulgaires » dans les différentes régions de l'Empire. C'est le cheminement inégal des évolutions qui les distingue. Les différences résident dans le rythme de réalisation, plus ou moins avancé, de tendances évolutives fondamentalement identiques (la Gaule apparaissant comme conservatrice).

Il revient à J. HERMAN (ainsi qu'à V. VÄÄNÄNEN) d'avoir su jeter les fondements d'une discipline nouvelle à laquelle le préparait sa double formation de romaniste et de latiniste. Après la publication d'un « Que sais-je ? » sur *Le latin vulgaire* en 1967 (dont on peut regretter qu'il ne soit plus réédité), après avoir pendant trente ans, au fil de nombreux articles et communications dans divers colloques, affirmé la richesse et l'intérêt, pour la préhistoire des langues romanes, du latin postclassique, le professeur HERMAN a inauguré à Pécs en Hongrie, en 1985, la série trisannuelle des colloques internationaux sur le latin vulgaire et tardif qui, à chaque nouvelle rencontre, attirent un nombre de plus en plus important de chercheurs (le dernier s'est tenu en France à Caen, en septembre 1994, à l'initiative du professeur L. Callebat). Ainsi s'est trouvée institutionnalisée une discipline qui, en réunissant des spécialistes de l'Antiquité et des langues romanes contemporaines, décloisonne le latin en l'ouvrant sur un devenir moderne, et permet peu à peu de combler et d'éclairer la longue période qui conduit l'instrument linguistique de romanisation que fut le latin, à sa dialectalisation en langues romanes.

Frédérique BIVILLE.

Serafín BODELÓN, *Historia de la lengua latina* : Universidad de Oviedo, 1993, 278 pages.

Cet ouvrage est une histoire de la langue latine, dans la mesure où son auteur effectue un travail tout à la fois de diachronie et de synchronie. Les deux premiers chapitres consistent ainsi à situer le latin par rapport à son héritage indo-européen et en fonction des différents dialectes italiques, voire du grec, à partir d'un travail comparé. L'auteur rappelle notamment les données phonétiques, morphologiques et lexicales communément admises en ce domaine. On précisera toutefois que le principe d'une unité italo-celtique défendu par A. MEILLET est aujourd'hui battu en brèche, comme le souligne F. CUPAIUOLO dans l'un de ses derniers ouvrages, *Problemi di lingua latina* (1991), apparemment inconnu de S. BODELÓN. À vrai dire, à partir du chapitre III, cette histoire de la langue latine devient une histoire des niveaux de langages et des styles. Reconnaissons certes que notre approche

du latin est essentiellement textuelle et mieux encore littéraire. On peut cependant être un peu gêné par la démarche que suit alors l'auteur. En effet le poids des données scripturaires dans l'évolution moins de la langue latine que du latin écrit et lettré est accentué au point que l'on aboutit au parti pris suivant : toute écriture et tout mode d'expression littéraires trouvent systématiquement leur source dans les différents codes d'expression des latins officiels qui forment autant de langages techniques. Ainsi les formulaires des *neniae* seraient à l'origine de l'écriture littéraire épique, tandis que les vers fescennins qui sont adressés par les soldats à leur chef vainqueur lors de la *pompa triumphalis* seraient le modèle de référence de la langue dramatique et de celle de la satire. L'auteur poursuit cette histoire des sources expressives de l'écriture littéraire en rattachant le style oratoire à celui des *Tables* et des *Annales pontificales* ainsi que des *laudationes* de la *pompa funebris*. Conjointement, il place l'origine du style didactique dans les pratiques des *indigitamenta, fasti* et *commentarii*. Enfin il attribue à l'influence de la langue juridique le style archaïsant des grands genres littéraires. Il arrive ainsi jusqu'à Cicéron avec lequel s'arrête cette histoire des styles et des genres littéraires latins. Rappelant en effet combien il est difficile en latin d'établir la frontière exacte entre l'archaïsme et le vulgarisme, l'auteur passe directement aux problèmes du latin vulgaire, puis aux latins médiéval, chrétien et humaniste. Enfin le livre s'achève sur une bibliographie qui est certes intéressante, mais qui mériterait d'être mise à jour.

Certes il est vrai que la littérature préclassique de l'époque républicaine partage les mêmes rythmes syllabiques, prosodiques, accentuels et rhétoriques avec les différents formulaires des actes et modes d'expression officiels ou solennels de la cité. Aussi l'idée d'une continuité entre le latin non littéraire et le latin littéraire ne manque-t-elle pas d'intérêt. Mais à être trop systématique et trop schématique en ce domaine ne risque-t-on pas de perdre la notion d'une complexité linguistique et artistique qui fait l'originalité non seulement de la langue, mais plus encore de la parole latine ?

J. DANGEL.

Cultura e lingue classiche, vol. 3, 3° Convegno di aggiornamento e di didattica, Palerme, 29 oct.-1er nov. 1989, éd. par Biagio AMATA : Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 1.063 pages.

Ce gros volume contient d'une part les *Actes* du 3e Congrès des notions de « Culture et Langue classique » (680 p.), d'autre part un hommage au grand inspirateur de ce congrès, D. CALOGERO RICCI, qui est intitulé *Mesotès* et dont le thème est « la compréhension de l'homme » (310 p.). Profondément humanistes, les pages relatives à la première section sont consacrées aux valeurs humaines qui depuis l'Antiquité grecque et latine jusqu'à nos jours font la grandeur de l'homme et d'une civilisation. On y distingue plus précisément deux grandes parties : la première est consacrée à la littérature, la seconde à la didactique et aux programmes scolaires modernes. La première partie présente la littérature comme le réceptacle d'une pensée humaine qui, confrontée au monde et aux civilisations, apporte aux divers problèmes rencontrés des réponses spirituelles, morales, politiques et sociales tout à la fois communes et différentes. Ainsi les continuités et les ruptures entre les deux mondes grec et latin sont mises en évidence dans l'ensemble des communications en vue de montrer que les Latins puisant dans les modèles grecs assimilent les principes d'une *paideia* éducative et didactique, selon une synthèse dialectique, source de renouvellement et d'originalité. Plus précisément encore, comme le souligne I. MARIOTTI au début même de cette vaste réflexion, la diversité des disciplines

qu'admet l'approche des textes littéraires prouve à quel point sont interdépendantes et complémentaires les différentes démarches de l'esprit humain. De fait la philologie, la critique textuelle, l'histoire événementielle autant que celle des mentalités, l'archéologie, la philosophie et la littérature se côtoient dans chacune des contributions, comme s'il s'agissait de redonner à la pensée humaine sa pleine force conceptuelle et organisatrice par l'appréhension de la totalité. C'est au point que les valeurs d'une *paideia* antique ressortissant notamment en Grèce au *muthos* et au *logos* et à Rome à la *res publica* et à l'*humanitas* pénètrent jusque dans l'héritage de l'Europe moderne.

Ces données sont illustrées dans chacun des exposés dont on ne saurait donner ici la longue liste des sujets et des auteurs respectifs, tous spécialistes éminents des questions traitées, tels B. AMATA, A. GRILLI, I. LANA, A. MICHEL. On notera seulement que les sujets traités sont ordonnés d'une manière qui conduit à établir des correspondances thématiques entre les deux sections grecque et latine. Ainsi en va-t-il du thème des voyages, des comparaisons entre genres littéraires identiques, des problèmes de la traduction, de l'attention portée à la *Quellenforschung* et à l'intertextualité, de la confrontation de l'échelle des valeurs selon les mentalités et les époques. Du témoignage dont sont porteurs les textes mêmes de la littérature ressortent ainsi une ambivalence des conduites humaines capables conjointement d'actes positif et négatif, une force créatrice de l'esprit humain, qui, échappant à l'imitation servile et dépassant l'identité personnelle de l'écrivain, ne cesse de créer et sait atteindre l'universel. Ainsi en va-t-il d'Homère à Virgile, de l'Antiquité à Pétrarque, du lyrisme grec à celui de Rome dans des genres aussi diversifiés que le théâtre et l'élégie. Ainsi en va-t-il aussi des valeurs religieuses ou morales qui sous-tendent les comédies d'Aristophane ou de Plaute, la tragédie et notamment l'*Oedipe roi* de Sophocle examiné à la lumière de la *Poétique* d'Aristote ou l'œuvre d'Horace réfléchissant sur l'idée de paix, ou encore l'ensemble des œuvres allant de Lucrère à Juvénal, le genre historique grec et latin, la pensée chrétienne du monde gréco-latin. Aussi ce patrimoine acquis et cette éducation permanente contribuent-ils à une culture toujours enrichie au point d'être sans cesse renouvelée. La réflexion menée dans la seconde partie sur l'enseignement didactique moderne s'inscrit dans le prolongement des thèmes précédents, en vue d'en transmettre efficacement le contenu culturel au monde moderne. Enfin dans la dernière section intitulée *Mesotès*, on trouvera l'exposé de 200 pages que A. TRAGLIA consacre à « Varron prosateur » et divers articles concernant notamment une étude psycho-linguistique de la métaphore homérique, l'évolution de la notion de travail du paganisme au christianisme et les concepts de *decor, mediocritas et consolatio* chez Grégoire de Naziance. Enfin un *index* fourni facilite la consultation de l'ouvrage.

Au total, cette somme humaniste offre un riche dialogue scientifique sur les rapports du savoir et de la culture, de la nature et de l'art, de la technique et de l'idéal, des connaissances encyclopédiques et de la mémoire de l'humanité, en vue d'établir des frontières entre vérité, vraisemblable et fiction et de faire ressortir l'identité des personnes et des peuples.

J. DANGEL.

History of Linguistic Thought in the Early Middle Ages, éd. par Vivien LAW (coll. « Studies in the history of the language sciences », vol. 71) : Amsterdam/ Philadelphia, John Benjamins publishing Company, 1993, 255 pages.

Cet ouvrage collectif, dont le but est de chercher à retracer une « Histoire de la pensée linguistique dans les débuts du Moyen Âge », doit son intérêt au fait que,

comme le souligne V. LAW dans la préface du livre, cette histoire est très difficile à cerner dans la période qui se situe entre la chute de l'Empire romain et la Renaissance. Tenace est notamment l'idée que dans cette période prévalent la barbarie et l'obscurantisme. Aussi ce volume est-il destiné à démentir ces *a priori* en apportant des réponses neuves. L'ensemble se compose de dix contributions. Trois d'entre elles sont dues à V. LAW : la première ouvre la série des réflexions par une « historiographie de la grammaire dans les débuts du Moyen Âge ». Cette synthèse montre que malgré le poids d'une grammaire idéale fondée sur un latin classique, transparaissent, sous une apparente uniformité, des orientations intellectuelles et culturelles qui sont propres au latin et aux écoles de l'Époque médiévale. Aussi existe-t-il différents niveaux de réception, d'interprétation et d'éducation. La seconde contribution est un état bibliographique des questions grammaticales depuis 1980. Enfin le troisième exposé clôt le volume. Il conduit à prouver par des données pratiques les résultats théoriques. En effet, il concerne un manuscrit de la grammaire du IX^e^ siècle de Erchanbert contenant des passages interpolés d'une version de l'*Ars minor* de Donat : les modifications sont capables de prouver l'influence d'une interprétation chrétienne qui change en profondeur les orientations originelles.

Chacune des autres contributions est une illustration précise des directions de recherche ainsi tracées. Aussi ce volume apporte-t-il des réponses nouvelles à l'histoire des doctrines linguistiques. Ainsi en va-t-il pour le VII^e^ siècle avec l'énigmatique Virgilius Maro qui, bien que fortement affilié à l'enseignement des grammairiens tardifs, en particulier de Donat et d'Isidore de Séville, présente pourtant dans l'exposition des faits et de la théorie des préférences et des motivations personnelles qui tiennent lieu de véritables innovations. Il est possible en outre de constater une connaissance bien à jour des grammairiens latins tardifs. On le voit notamment à partir de l'examen du manuscrit de St Gall : les *Institutiones Grammaticae* de Priscien, publiées entre 526 et 527, étaient connues en Irlande dès les débuts du VII^e^ siècle. Il apparaît plus précisément encore que les Grammairiens médiévaux procèdent à de véritables réflexions de linguistique comparée, formelle et dialectique. Un regard original est ainsi porté sur Priscien par les grammairiens carolingiens : attentifs aux catégories dialectiques et philosophiques d'Aristote, ceux-ci sont capables de bâtir une doctrine grammaticale fondée sur les principes de la logique. Aussi sont-ils aptes à procéder par exemple, comme le font aujourd'hui certains linguistes modernes, à une description syntaxique du sujet et du prédicat ainsi que des autres parties du discours ressortissant à la logique et à la dialectique. Parallèlement une attention soutenue portée aux gloses et commentaires des manuscrits connus ou ignorés de cette époque, conduit à renouveler l'histoire éducative et culturelle de cette époque, voire les éditions de textes des *Grammatici* latins.

Au total, ce livre dont on ne peut ici résumer toute la richesse permet notamment les principales approches suivantes : histoire des doctrines linguistiques, linguistiques historiques, analyse des sources, étude des transmissions, édition de textes, histoire de l'éducation, bibliographies fouillées. On ajoutera d'excellents *index*, facilitant la consultation de l'ouvrage.

J. DANGEL.